

LES MAISONS AVEUGLES

On a relevé les ruines de Polda, village accoudé aux pentes du Bellou.

Là-haut sont les forêts d'un vert presque noir. Le soir, précédé par les ombres géantes, un parfum glacé descend de la montagne. En automne le soleil se cache sous les cimes et le crépuscule s'installe au village pendant cinq mois. La neige même n'arrive pas à chasser l'obscurité. On n'entend pas un rire d'octobre à mars. La joie ne revient qu'avec les crocus. Dès les premières chaleurs l'haleine de l'eau, ineffable baiser d'enfant, monte jusqu'au village. On répond à cet appel et l'on descend au bief. La rivière respire à peine. Les truites, face au courant lent s'immobilisent, traits d'ombres un peu plus sombres que l'eau. On disait « douceur », on disait « fraîcheur ». Le promeneur se tournait vers sa compagne et trouvait dans son regard le même *chant* que celui de l'eau. Ce chant ! Le seul qui dise : « je suis près de toi ».

Les habitants ont abandonné Polda vers 1920. Le village est tombé lentement en ruine. Le vent a brisé les vitres des fenêtres. Ou bien est-ce un berger qui a crevé les yeux des maisons à coups de pierres parce qu'il ne supportait plus leur regard de morte ?

J'ai passé à Polda par hasard. C'était un été torride. Rien ne bougeait parmi les ruines, même pas la frêle herbe sèche.

Il me semblait entendre dans les maisons des sanglots étouffés comme si les gens en partant avaient laissé là leurs chagrins. Ils savaient qu'il était inutile de les emporter puisqu'ils en retrouveraient d'autres dans la ville de Post où ils émigraient. Les hommes avaient trouvé du travail dans les nouvelles usines que les Américains avaient fondées.

En quelques mois le village s'était vidé de tous ses habitants. Je ne sais pourquoi je me suis arrêté là pendant plusieurs jours. Je dormais dans la grand'rue sous les étoiles. Le matin je descendais au bief où je nageais longuement. Pendant le jour je fouillais les maisons, cherchant quelque objet abandonné. Le plus humble m'aurait donné la clef des souvenirs. Mais rien. Pas le moindre débris de vaisselle, pas un peigne édenté. Rien.

Avaient-ils tout emporté comme pour effacer les traces de leur vie ?

Avaient-ils peur qu'un objet vînt un jour leur parler du village, des crocus, de l'herbe après la pluie, ou des ombres géantes qui faisaient si peur aux enfants ?

J'allais abandonner mes fouilles quand j'ai trouvé dans les cendres d'un âtre un bout de papier à demi brûlé où se lisaient, tracés à l'encre violette, quelques mots d'une fine écriture de femme. « ... pardonne-moi, je t'en sup ... ». Je ne sais pourquoi je me sentis très ému comme si ces mots m'étaient destinés. La gorge serrée je les lus et relus. Je cachai le message au creux de ma main.

Je suis descendu au bief. La rivière dormait si profondément que je n'entendais pas battre son cœur. J'aurais aimé le même silence en moi. Mais une confuse angoisse montait et mon sang cognait à mes tempes. D'où ? D'où me venait ce trouble ? Je ne pus m'empêcher de relire encore le message. « ... pardonne-moi, je t'en sup ... ». Il me semblait que l'appel de cette femme m'attendait depuis des années sous la cendre. J'en scrutais l'écriture légère et heureuse. Ou plutôt innocente. Seule une jeune femme pouvait avoir écrit ces mots. Une jeune femme exquise. Peut-être était-ce elle qui avait déchiré la lettre au moment de l'envoyer ? Elle avait hésité longtemps et puis avait décidé d'en écrire une autre, mais avec d'autres mots. Mais les mêmes mots étaient revenus, et elle avait de nouveau tout déchiré.

Le soir quand son mari — ou son amant — était rentré, elle s'était jetée dans ses bras et avait dit avec passion, et douceur, et violence, et tendresse, les mêmes mots que ceux de sa lettre détruite.

Il me semblait que c'était dans mes bras qu'elle s'était jetée. Et je lui disais « non, ne t'humilie pas. C'est moi qui te demande pardon ! Moi ! ».

Debout, immobile, je regardais le bief et je disais et redisais ces mots en moi-même, comme si j'étais coupable.

L'énorme masse d'eau se déplaçait d'une seule coulée sans une ride, si lente et en un tel silence que j'avais l'impression de surprendre un secret réservé aux dieux, et j'en ressentais un étrange malaise. Je ne comprenais pas pourquoi quelques mots écrits à l'encre violette causaient en moi un tel trouble mêlé de honte.

Après un long moment — très long à en juger d'après les ombres qui maintenant bleuissaient la rivière — un souvenir amer monta à ma mémoire.

1932. L'été. Les vacances. Elle était plus âgée que moi. J'étais étudiant. Je l'avais rencontrée à Ostende. Un jour elle me demanda de faire une démarche pour son mari. Je pouvais aisément lui rendre ce service, grâce à un cousin qui travaillait au Ministère des Affaires étrangères. Mais il faisait si beau, la mer était si divinement calme, et Ostende si étincelante, que je n'avais aucune envie d'aller passer trois ou quatre jours à Bruxelles pour obtenir le visa dont son mari avait besoin pour partir aux Etats-Unis. Elle attendait ma réponse avec confiance. Elle souriait déjà pour me remercier. J'hésitai, puis je lui dis que je devais rejoindre mes parents à Bruges. Je lui promis de m'occuper du visa plus tard et je pris congé d'elle.

Le lendemain je me promenais libre et joyeux dans le vieux port de pêche.

Je tombai par hasard sur elle. Elle pâlit en me voyant et ses yeux aussitôt se cernèrent. Cela m'irrita. Je lui dis méchamment : « Ainsi, tu me suis ! ». Elle tremblait. Et puis se surmontant, elle me dit avec un sourire qu'elle voulait heureux mais qui était

plus triste que des larmes : « Je passais ici par hasard. Pardonne-moi ! D'ailleurs la démarche pour le visa, ne t'en inquiète pas. Je me débrouillerai. Je ne voit pas pour quelle raison on le refuserait ». Elle mentait. Elle était inquiète, je le devinais. Mais elle ne voulait pas qu'un jour, si les choses tournaient mal, je puisse me reprocher mon indignité. Sa générosité m'exaspérait. Sans dire un mot je lui tournai le dos et je partis.

Je trouvai vite une autre femme. « Une fille chasse l'autre », disait un de mes amis.

Je voulais oublier.

J'oubliai.

Mais voilà que des années après, dans le lointain village de Polda, le souvenir d'un acte dont j'avais honte me retrouvait par un incroyable détour.

Nous étions en 1937. Les événements se faisaient menaçants. Je songeai avec effroi que peut-être elle n'avait pas obtenu le visa. J'interrompis mon voyage et retournai à Bruxelles.

Après d'assez longues recherches je retrouvai mon ancienne amie.

Elle me dit qu'elle avait obtenu le visa très facilement et que son mari était parti à New-York l'été même où nous nous étions rencontrés. Elle l'avait suivi là-bas. Plus tard ils avaient divorcé et elle était revenue. Elle voulut me revoir, revoir Ostende, retrouver l'été et les jours heureux. Ce fut une idée malheureuse. L'enchantement était rompu. En revoyant ces lieux où j'avais été impardonnablement léger et indifférent, je fus pris d'une pénible agitation qui me poursuivit nuit et jour, monstrueux témoin de mon indignité.

La guerre survint mais je n'oubliais pas.

En 1975, plus de quarante ans après ma première visite, j'ai voulu revoir Polda.

J'espérais retrouver le village tout à fait en ruine. S'il en avait été ainsi, peut-être aurais-je retrouvé la paix.

Qui aurait pu deviner que les habitants de Polda autrefois si pauvres seraient devenus riches après avoir émigré à Post ? Et qu'ils se seraient souvenus de leur village natal ?

Ils ont tout reconstruit en plus grand, en plus « beau ». Les vieilles maisons sont devenues des résidences d'été, chaque pierre a été frottée, nettoyée et remise en place et « rejointoyée » au ciment. Les murs sont droits, les angles nets, les volets luisants, les tuiles vernies et les gazons — oui, les gazons ! — tondu ras. Il y a devant les maisons des jardinets propres. Des nains de plâtre y poussent des brouettes bleues chargées de géraniums.

Un secret : le village est mort mais personne ne le sait.

Les estivants ouvrent les volets au mois d'août. Les vitres ont été remises en place, mais les fenêtres n'ont pas retrouvé leur regard.

En bas le moulin a été transformé en « hostellerie ». Des parasols rouges et bleus entourent le bief dont l'eau maintenant est trouble. « oh ! ce n'est rien ! la tannerie là-bas, en amont », me dit le patron.

On ne voit plus de truites dans l'eau glauque. Celles que l'on sert à l'hostellerie viennent chaque nuit du Danemark par camions spéciaux.

Le soir je suis allé au village.

Un parfum glacé est descendu des pentes du mont Bellou avec les ombres effrayantes des forêts.

Est-il vrai, est-il vrai, où que nous allions, d'où que nous venions, que nous emportons notre cadavre avec nous ?

Missembourg, le 25 décembre 1987